



## Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

79 | 1999

Tour de Babel et tours d'ivoire des anthropologues et des médias

---

## Miettes médiatiques

*Media Fragments*

Michel Panoff

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3101>

DOI : 10.4000/jda.3101

ISSN : 2114-2203

### Éditeur

Association française des anthropologues

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1999

Pagination : 45-52

ISSN : 1156-0428

### Référence électronique

Michel Panoff, « Miettes médiatiques », *Journal des anthropologues* [En ligne], 79 | 1999, mis en ligne le 01 décembre 2000, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3101> ; DOI : 10.4000/jda.3101

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Journal des anthropologues

---

# Miettes médiatiques

*Media Fragments*

**Michel Panoff**

---

- 1 Au commencement était le mépris, le robuste mépris. Ou du moins la condescendance *mezza voce*, avec accompagnement de petits rires de gorge. Telle était, il y a 40 ans, l'attitude de l'ethnologue devant le journalisme. Le mot de média était une étrangeté ; la chose ne l'était pas moins.
- 2 Des institutions (on disait alors : bidules) comme « Connaissance du Monde » ou le « Club des Explorateurs » représentaient le Mal, voire pis encore : l'insignifiant et le toc. Gaisseau et Villeminot étaient des noms imprononçables, la salle Pleyel un lieu de perdition.
- 3 C'était l'époque de la **pauvreté fière**. Au sous-sol du musée de l'Homme, dans cette lumière grise qui sanctifie infailliblement les temples protestants, Leroi-Gourhan et son équipe thésaurisaient ossements et petits cailloux dans des boîtes à camembert. Avec rigueur et humour. Cet ascétisme fit éclore plusieurs vocations chez les âmes bien nées.
- 4 Aujourd'hui l'ethnologue est minable, qui ne possède pas un carnet d'adresses gros comme ça, qui n'a jamais donné une interview à un écotier ou ne s'est pas glissé une fois devant une caméra de TV. Et les boîtes à camembert ont été remplacées par des ordinateurs et par des sites Web. Aujourd'hui il y a de l'argent, même s'il nous en manque toujours pour les choses qui valent vraiment la peine.
- 5 Depuis que les ministres et tous les grands personnages courtisent *paparazzi* et producteurs de télé, l'ethnologue s'estime obligé d'en faire autant pour croire à sa propre importance. Dans un système bureaucratique bloqué où la publication d'un livre requiert l'approbation unanime de multiples comités et où le moindre avancement dans la hiérarchie se heurte à des jurys et autres cénacles de spécialistes, tous lieux de pouvoir où se retrouvent inévitablement les mêmes notables omniprésents, devenir un personnage médiatique permet de contourner l'obstacle et peut consoler des lenteurs d'une carrière. C'est aussi un moyen de pression sur les mandarins qui vous refusent une promotion. Ils risquent en effet le scandale ou le ridicule s'ils persistent à ne pas reconnaître

officiellement les mérites d'un candidat qui est encensé par le public des médias. Bon gré mal gré ils finissent par ratifier le plébiscite des téléspectateurs.

- 6 Mais c'est là précisément que se cache un piège auquel il est difficile d'échapper. La pression psychologique est si forte et la soumission si unanime autour de nous que personne ne met en doute une allégation cruciale qui se donne pour un axiome. Et à ce titre ne requiert, peut-on penser, aucune démonstration. Axiome : le chercheur ne sait pas parler aux masses. Un point c'est tout. Seuls les *mass media*, comme leur nom l'indique clairement, en seraient capables. Le professionnel des médias se présente donc comme l'indispensable truchement. Mais il s'en érige simultanément le gardien exclusif ou le racketteur ; c'est lui qui en donne ou refuse l'accès. Ce faisant, le personnage passe d'un rôle fonctionnel (dont l'avantage reste justement à prouver) au statut de propriétaire (dont la légitimité échappe à l'examen au nom de son utilité prétendue). La première tâche de tout chercheur qui se respecte, serait alors, dans mon analyse, de montrer qu'il peut communiquer directement avec le public le plus large, et qu'il n'a donc pas besoin d'intermédiaire. Du coup, le professionnel des médias perdrait sa justification fonctionnelle, et celui qui s'en est approprié le contrôle serait mis à nu et apparaîtrait pour ce qu'il est vraiment : un spoliateur.
- 7 A chaque ethnologue selon son âge il aura été donné – si l'on peut dire ! – d'observer cette évolution. Pour ma part j'ai relevé les jalons que voici :
- 8 En 1969, quand *L'Ethnologue et son Ombre* eut commencé de faire son chemin dans l'opinion, nous avons été sollicités à plusieurs reprises, Françoise Panoff et moi, par un journaliste fort sympathique qui désirait faire une émission à Radio Luxembourg sur nos expériences du terrain. Sans balancer longtemps, nous avons décliné la proposition, tellement nous trouvions gênant de faire entendre notre voix parmi les harmoniques d'un message publicitaire ou d'enrôler l'ethnologie dans les bonnes œuvres d'un mécène commercial. Avons-nous eu tort ou raison ? La question n'est pas là. L'important est que le producteur et l'interviewer sont revenus à la charge, trois jours de suite, espérant nous faire changer d'avis.
- 9 Autres temps, autres mœurs : aujourd'hui c'est l'ethnologue qui doit faire longuement le siège d'un journaliste ou d'un radioteur pour avoir la permission de s'exprimer, de se faire connaître et de montrer incidemment à ses collègues qu'ils doivent compter avec lui !
- 10 En 1990 avant le voyage de Mitterrand dans le Pacifique, RFO décida de consacrer une émission à la Polynésie française. Cette initiative présidentielle faisant l'événement, ce sont les gens de la télé qui se trouvèrent en position de demandeurs. Je reçus carte blanche pour les 50 minutes où je serais sur le plateau. Une seule obligation en contrepartie de cette ostensible liberté : donner 40 minutes de ma vie aux maquilleuses qui devaient me préparer à affronter les caméras ! Là était l'important, et non dans ce que j'allais dire. Le réalisateur montra d'ailleurs une réserve polie quand j'esquissai devant lui le schéma de mon intervention. Pourtant il ne resta pas indifférent au contenu du show, il faut croire, puisque je fus coupé (image et son) dès que j'eus abordé, dans les 6 dernières minutes, le chômage des jeunes Tahitiens et la culture du cannabis, sujets déconcertants dans le tableau traditionnel des îles Fortunées ! En lieu et place, le public eut brusquement droit à un arrêt sur image qui n'en finit pas de faire admirer mon livre *Tahiti métisse* et les jolies couleurs de sa couverture. Aujourd'hui encore, malgré le passage des années et le bienheureux désabusement qui l'accompagne, j'ai la faiblesse d'imaginer que cette gracieuseté publicitaire visait à me faire taire.

- 11 Rares sont, paraît-il, les lecteurs qui prêtent attention à la 4<sup>e</sup> de couverture du livre qu'ils ont entre les mains. Ce n'est pas le cas des responsables commerciaux dans les maisons d'édition. Au nom du grand public qu'ils se disent les seuls à connaître, ils n'hésitent pas à corriger souverainement ce que l'auteur a pu écrire. Dans mon livre de 1989, par exemple, on me fait dire que le tourisme est l'atout économique majeur de Tahiti, alors que je proclamais exactement le contraire dans mon chapitre de conclusion ! Les experts commerciaux de l'éditeur avaient tout simplement estimé, en dernier ressort, qu'une phrase positive – soyons optimistes, que diable ! – plairait mieux au public et ferait vendre le livre ! Quand je m'en suis aperçu, il était naturellement trop tard ; 4 000 exemplaires avaient été tirés et les livraisons « d'office » encombraient déjà les librairies !
- 12 De même, dans la présentation de *Trésors des Iles Marquises* (1995) j'insistais sur les bouleversements causés par l'évangélisation et la colonisation. Sur la 4<sup>e</sup> de couverture ce dernier mot devint « décolonisation »<sup>1</sup>, comme pour rétablir une vérité historique que j'eusse méconnue !
- 13 Que ne vous appelez-vous Elie Wiesel ou Attali, me dira-t-on, les éditeurs respecteraient votre prose *verbatim* !
- 14 Les reportages télévisés qui furent effectués au musée de l'Homme pour l'exposition marquisienne de 1995, donnèrent probablement des idées à plusieurs producteurs en panne d'inspiration. Toujours est-il qu'un beau matin je vois arriver, sans crier gare, au département d'Océanie une équipe de RFO, avec caméras, girafes et tout le saint-frusquin. A sa tête une jeune femme qui, à l'évidence, se croyait irrésistible et m'annonça qu'en 2 heures elle allait rendre nos collections célèbres dans le monde entier. Pour obtenir ce résultat il fallait naturellement que je lui ouvre la réserve du département, que je vide les armoires dont elle allait filmer le contenu et que je me fasse guide-conférencier au milieu de ce déballage tandis que ses techniciens enregistreraient mon babillage. Comme je déplorais que ma journée eut déjà été complètement planifiée d'autre façon et que, pris au dépourvu, je n'avais pas un moment à lui consacrer, elle finit par concéder que l'urgence du calendrier l'avait empêchée de prendre rendez-vous, hélas. Dès le lendemain, elle disparaissait pour 8 jours dans sa maison de campagne et il ne lui restait plus que cette matinée ; il fallait donc faire vite. Pareille occasion ne se représenterait pas de si tôt. Voyant qu'elle n'arrivait pas à me fléchir, elle me lança un dernier argument : « cela revient à mon PDG 30 000 francs de l'heure pour les seuls frais techniques. Vous ne vous rendez pas compte de l'honneur qu'on vous fait ! »
- 15 Dans les deux premières années d'existence de l'AFA, nous avons été plusieurs parmi ses fondateurs à rêver que l'association pourrait exercer un magistère déontologique, à l'exemple de l'ordre des médecins ou des architectes. De cette façon, la profession anthropologique aurait pu intervenir officiellement et à chaud dans les « problèmes de société », alerter le public et faire accepter aux médias des règles de bonne conduite qui limiteraient le bluff des chasseurs de scoop et les escroqueries pures et simples. Les occasions d'intervenir ne manquaient pas : films du genre *les dieux sont tombés sur la tête*, découverte d'une tribu « perdue » en Irian Jaya, procès pour excision devant les tribunaux français, en attendant la polémique sur les foulards à l'école qui n'avait pas encore éclaté à l'époque. Cinglant échec : nous n'avons pas été suivis. En majorité nos collègues étaient indifférents, et les autres étaient hostiles pour deux raisons qu'il est utile de rappeler aujourd'hui :
1. la référence à une instance ordinale a pu réveiller de mauvais souvenirs puisque c'est le gouvernement de Vichy qui créa cette autorité corporative, mais plus probablement elle

- heurta l'hyper-individualisme de nombreux ethnologues qui, consciemment ou non, restaient attachés aux valeurs libertaires de mai 1968 ;
2. pour réussir leur carrière personnelle et acquérir de la notoriété certains cultivait de précieuses amitiés dans les médias qu'ils ne voulaient pas sacrifier en jouant les Zorros de l'intérêt général. Dans le secret de leur cœur et de leur stratégie ils n'imaginaient qu'une seule attitude à leur égard : la flatterie ou la complaisance.
- 16 A l'occasion d'une grand-messe de la francophonie célébrée dans un lointain pays étranger, l'un de nos meilleurs écrivains actuels, J.-M.-G. Le Clézio, se permit de fuir interviewers et caméras. Des jours durant, il se fit vilipender par un quarteron d'universitaires français. En coulisse, comme de juste. Nos candides sorbonnards, qui courtoisaient les médias dans l'espoir de se faire remarquer et – qui sait ? – devenir célèbres, étaient scandalisés par cette conduite d'évitement de la part d'un homme qui voyageait sur le même avion qu'eux et qu'ils étaient forcés de retrouver à l'hôtel ou à l'ambassade. Mettez-vous à leur place : ces petits hommes ressentaient comme une insulte personnelle pareil dédain pour une richesse qu'ils convoitaient sombrement depuis 20 ans. Du coup, à les entendre, la littérature en général était bonne à donner aux chiens et cet écrivain en particulier n'aurait jamais dû être invité, tant son œuvre était insignifiante, à peine capable de plaire aux snobs. Où iraient donc la francophonie et la propagande qu'elle mobilise chèrement à travers le vaste monde s'il suffisait que par leur art les écrivains fassent rayonner notre langue ? Demain, pourrions-nous même faire des colloques ? Si encore Le Clézio avait été normalien ou promis à une chaire du Collège de France, on aurait pu pardonner !
- 17 Dans ce même numéro d'autres que moi auront sans doute montré comment le désir de ne pas se couper des médias et de devenir un jour leur interlocuteur privilégié, conduit irrésistiblement l'ethnologue à mettre en valeur le sensationnel, le bizarre ou l'exotique, et l'ethnologie comme discipline à préférer l'étude du sacré, de la sorcellerie ou de la transe au détriment de la vie quotidienne et de réalités moins spectaculaires. Dame, il faut épater le Français moyen sous l'arbitrage de l'audimat, autrement nul producteur ne prendra le risque de vous inviter. Le cannibalisme, la chasse aux têtes et le transsexualisme rituel garantissent un beau succès. D'un parti-pris si puissant il faut faire la théorie. Et bien entendu, je suis solidaire de la démystification à laquelle les collègues auront pu se livrer ici. Mettre en évidence la logique propre aux médias, il n'y a rien de plus édifiant ni de plus tonique pour donner aux citoyens des raisons d'agir. Mais Bourdieu (1996) l'ayant fait de manière exemplaire, je me suis rabattu, quant à moi, sur les effets concrets de cette logique, tels qu'ils apparaissent dans des situations apparemment anecdotiques. Démarche minimaliste qui aura fait voir combien le rapport des forces est défavorable et combien est nécessaire une vigilance de tous les instants. En particulier pour comprendre comment la dictature des médias est intériorisée par ceux-là mêmes qui devraient donner l'alerte.
- 18 Mais voyez comme le monde est bien fait. Il fonctionne « en boucle », diraient les experts. Tout téléspectateur non prévenu, s'il vous entend critiquer les médias, imaginera aussitôt que vous êtes en train de vous venger pour n'avoir pas été invité sur son plateau par un producteur qui ne vous trouvait pas assez bon. Il se met facilement à votre place, le téléspectateur, il sait que la compétition est rude et il compatit. Votre geste est tellement humain, c'est comme si vous cassiez le thermomètre qui révèle votre maladie. Élémentaire n'est-ce pas ? Serait-ce là encore un effet de la pensée unique qui souffle où elle veut ? En tout cas il est clair que la critique n'a plus droit de cité, à moins de

s'exprimer par la voix de vedettes médiatiques suffisamment comblées pour n'être point suspectées de ressentiment. Lesquelles, chacun le sait, trouvent beaucoup trop de choses positives dans la vie pour pouvoir s'intéresser encore à la critique. Bingo ! la boucle est bouclée. Mais j'en ai déjà trop dit, et tout ce que je pourrais ajouter serait fatalement un nouvel aveu de jalousie de ma part.

---

## BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU P., 1996. *Sur la télévision*. Paris, Liber Editions.

PANOFF M. & PANOFF F., 1968. *L'Ethnologue et son Ombre*. Paris, Payot.

PANOFF M., 1989. *Tahiti métisse*. Paris, Denoël.

PANOFF M. (éd.), 1995. *Trésors des Iles Marquises*. Paris, Réunion des Musées Nationaux.

## NOTES

1. L'incident en dit long sur l'ignorance et l'absence d'esprit critique des jeunes générations. A force d'entendre dire que les massacres Hutu-Tutsi résultent du départ des ex-colonisateurs, on en vient à associer tout bouleversement outre-mer à la décolonisation, érigée en cause unique et universelle des drames « humanitaires ».

---

## RÉSUMÉS

Il y a 40 ans les ethnologues et les médias s'ignoraient à peu près complètement. La situation a bien changé depuis lors. Aujourd'hui producteurs d'émissions et journalistes sont jugés « incontournables ». Quant aux éditeurs qui s'occupent encore de livres, ils traînent à leurs basques des comités d'experts et les pythonisses du marketing. Comment a-t-on pu en arriver là ? C'est le propos du témoignage que voici où plusieurs expériences pittoresques sont subjectivement présentées comme autant de jalons dans un processus continu de dépossession.

40 years ago ethnologists and the media more or less knew nothing about each other. Since then, the situation has very much changed. Today, programme producers and journalists are considered to be an entity that can not be ignored. As for those editors who still deal in books, they have trailing along behind them committees of experts and marketing visionaries. How has this come about? This is the subject of the following account in which several colourful experiences are subjectively presented as so many milestones in a continuous process of dispossession.

AUTEUR

MICHEL PANOFF

CNRS